

Histoire du Centre d'Apprentissage des Mines de Fer d'Algrange



Reinhold Bieger
Ancien élève du Centre.

*Texte écrit en de 2011
Remis en forme en 2024 au plus près de l'original*



Depuis l'apparition d'Internet dans le monde de l'informatique, je n'ai pas cessé de m'informer sur tous les écrits et parutions relatifs aux mines de fer en Lorraine. Natif d'ALGRANGE où j'y ai été écolier puis apprenti mineur, les circonstances de la vie ont voulu que trois ans après mon service militaire, j'opte pour un choix professionnel différent et me fixe sur les rives du Lac de Constance.

Personnellement très concerné par l'histoire de ma commune natale et y entretenant des liens affectifs, je suis effaré de constater actuellement le peu d'intérêt que porte notre jeunesse pour les événements du passé historique d'ALGRANGE, notamment celui du Centre de Formation Professionnelle qui a, durant de nombreuses années, fourni tant de personnels qualifiés pour l'exploitation des mines de fer locales.

Aussi, afin que perdure dans les mémoires cet héritage, et après m'être récemment entretenu avec un service de la mairie d'Algrange (en cette année 2011), me voilà bien confirmé que même dans cette administration l'oubli a fait son apparition : « Centre d'Apprentissage ? Jamais entendu ! ». Je pense accomplir un devoir utile et intéressant pour les générations futures, en publiant cette chronique.

Motivation supplémentaire, le fait d'être passé par ce centre de formation.

Apprenti mineur de 1955 à 1959, puis ouvrier qualifié de fond jusqu'au début 1961, date de mon départ au service militaire, j'ai toujours travaillé à la mine de Burbach que j'ai réintégrée en 1963, pour quitter définitivement ce monde si particulier de la mine en 1965. Quitter ne veut pas dire oublier cette profession en voie de disparition, certes dure, mais qui fut celle de nos pères... et y penser de temps à autre, me donne à chaque fois, et ce frisson et cette mélancolie. C'était une magnifique école humaine.

N'ayant jamais trouvé une quelconque documentation sur le Centre d'Apprentissage des mines de fer d'Algrange, je ne pouvais plus résister à la tentation, ni à l'envie, de prendre l'un de mes claviers d'ordinateur

pour mettre en mémoire « *L'histoire du Centre d'apprentissage des mines de notre vallée* », espérant bien entendu, que ma propre mémoire, malgré un trou de 52 ans, ne me joue des tours. Dans le but d'une actualisation permanente de ce journal, j'avertis tout lecteur qui aurait eu à connaître ce Centre, à un moment donné, et désirerait partager des souvenirs, commentaires, informations, qu'il est invité à prendre contact avec moi, et s'il le permet, m'autorise la publication de ses souvenirs.

Je remercie messieurs Ernest **Nissen** et Claude **Lubnau** d'Algrange pour les interviews très sympathiques qu'ils m'ont données au téléphone, sans oublier mon frère Robert ancien du Centre (1946/1947), puis engagé dans la marine, ni Roland **Sebben** avec lequel j'entretiens d'amicales relations depuis quelques années. N'étant plus en possession de toutes les photos nécessaires pour cette documentation, je suis entré en contact avec un ancien ingénieur des mines de Mairy-Mainville. Voilà ce qu'il m'a écrit : « *J'ai un bon souvenir également de la Mine d'Algrange : quand j'ai été embauché comme jeune ingénieur (non dépucelé !) à Mairy en 1970, un de mes bons camarades, Jérôme Longeaux, a lui été embauché à Algrange... Nous avons quitté tous les deux La Lorraine 10 ans plus tard, mais sommes restés en contacts étroits... Utilisez toutes les photos de mon « site » que vous voudrez, elles sont là pour cela. Bien cordialement. (Signé : François-Xavier **Bibert**)* ». Un grand merci également à Madame Thérèse (*Le blog de Thérèse : « Sur les traces de nos pères*).

C'est en 1945, juste après la guerre, que la ville aux quatre mines ouvre un Centre de Formation pour les futurs ouvriers-mineurs; la durée du cycle d'enseignement est de quatre ans. Les conditions d'admission sont rigoureuses : condition d'âge requis fixée entre 14 et 16 ans et surtout satisfaire à l'aptitude médicale obligatoire.

Le centre, l'école même, était situé dans la rue des Alliés sur le côté droit, tout au début en 2^{ème} position du bâtiment faisant coin avec la rue Maréchal Foch et la rue des Alliés. Le corps de bâtiment mis à la disposition par la mine Sainte-Barbe (mine de la Paix) était une construction qui ressemblait à une maison pour réfugiés, ou, comme au temps des Allemands, à un « Arbeitsdienst lager » (Service du Travail de l'État). Composée de quatre bureaux et au milieu une place de rassemblement et de sports, à l'abri de la pluie, cette structure était parfaitement adaptée pour un centre d'apprentissage.

Comme dans tout établissement, on y trouvait des toilettes obligatoires et nécessaires et dont on veillait bien à la propreté. Au sous-sol, bétonné, avec cave chaudière, avait été aménagés des ateliers pour les apprentis. Sur la photo que m'a fait parvenir Roland Sebben, et dont je lui suis infiniment reconnaissant, on y voit bien l'ancien centre d'alors, cette maison au n° 3 de la rue des Alliés, aujourd'hui transformée en immeuble d'habitations, mais qui n'a plus le « visage » d'antan.



Le centre d'Apprentissage d'Algrange est aujourd'hui transformé en logements

Photographies Roland Sebben

Hélas, le spectre d'une fermeture pesait déjà sur les mines de Lorraine dès la fin des années 1950... Présage qui se concrétisa en 1961 par la fermeture de notre Centre. Ce récit couvre surtout la période 1955-1959, dates durant lesquelles j'ai fréquenté cet établissement pour mon apprentissage.

Plutôt que d'embaucher des jeunes sans expérience pour le travail au fond, de nombreuses mines de fer, charbon, phosphate ouvrirent des centres d'apprentissage afin de disposer immédiatement d'ouvriers qualifiés, possédant l'expérience requise pour le travail au fond; gros avantage pour la direction des mines d'utiliser à tous les postes de production et d'entretien, une main d'œuvre rapidement opérationnelle. J'essaie de raconter au plus près l'évolution du centre des mines de fer de notre vallée. En s'inscrivant au centre, tout élève donnait également son appartenance à la mine où il désirait se faire embaucher plus tard

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE
Direction des Enseignements techniques et professionnels
Préfecture de la Moselle.....

**CERTIFICAT D'APTITUDE
PROFESSIONNELLE**

Délivré avec mention "BIEN"
à Monsieur.....

né le
à Algrange (Moselle).....
Pour la profession d'.....

..... Aide-Mineur des Mines de Fer

J. A. 131661. (15893) (4)

L'Inspecteur
des Enseignements techniques et professionnels,
Président général,
Cany
Le Président du Jury.

Le Préfet,
Pour le Préfet
Le Chef de Bureau délégué
Santucci

LECTURE DE LA MOSELLE

Celui qui avait réussi son C.A.P. et qui, après son service militaire revenait dans la mine de ses débuts, touchait une prime de 140 000 Fr anciens ; prime que j'ai touchée pour être retourné à la « Burbach ».

La quatrième année d'études était celle du C.A.P. où l'on recevait enfin la qualification d'aide-mineur.

Les épreuves scolaires de cet examen se déroulaient au Centre d'ALGRANGE, qui recevait aussi les candidats de HAYANGE, en ce qui concerne les compositions de Français, arithmétique, dessin industriel, électricité, géologie et méthodes d'exploitation. Est-ce que d'autres 4^{ème} année de villes avoisinantes (BOULIGNY par exemple) passaient l'examen dans notre ville d'ALGRANGE ? Je n'en ai malheureusement que souvenirs très imprécis...

La réussite au C.A.P. d'aide-mineur donnait, pour ceux qui avaient échoué au Certificat d'Etudes Primaires (C.E.P.), un grade d'équivalence de celui-ci et pouvait ainsi privilégier leur détenteur lors d'embauchage dans une autre entreprise.



Carreau de la mine d'Angevillers en 1958

L'enseignement scolaire s'étendant sur quatre années d'apprentissage, l'instruction se faisait alors en alternance. En première année, c'était l'enseignement comme à l'école supérieure ; une semaine d'école suivie d'une semaine de travail sur le carreau de la mine d'ANGEVILLERS ou de SAINTE-BARBE et qui consistait à prêter main forte aux travailleurs du carreau :



Stock de chandelles

- Déchargement et stockage des chandelles (trunks de sapins servant au boisage du fond) arrivant par train, sur la place aménagée du carreau de l'entreprise. Chargement des chandelles sur wagons pour le fond
- Aide à l'entretien de l'atelier, navettes avec le camion de service de la mine pour aller récupérer des livraisons de cartouches pour tir à l'oxygène liquide à la cartoucherie de HAYANGE, que j'effleurerais seulement un peu plus loin. On apprenait ainsi aux Jeunes, le travail externe mais complémentaire, nécessité absolue pour un fonctionnement optimal de la production et du rendement de la mine.

Au fil de mes souvenirs ressurgissent certains faits de 1^{ère} année et qui avec le recul du temps semblent déroger aux principes de l'Education... Exceptions ou accords tacites entre la Direction des mines et l'Education au Centre !

Je me souviens que des ouvriers de jour de la mine SAINTE-BARBE réparaient certaines toitures des maisons appartenant à l'entreprise, à gauche de la rue des Alliés. Bien que censés devoir suivre l'emploi du temps - Travail au jour - nous avons tous participé aux travaux manuels et aidé les couvreurs..., l'enseignement scolaire passant alors au second plan.

Autre exemple : lors de la construction de leurs maisonnettes, tout au fond de la rue de Londres, par certains employés ou ouvriers de la

mine d'ANGEVILLERS, les castors... : là aussi, nous avons été réquisitionnés pour couler la dalle de fondation et de rez-de-chaussée, au détriment du Centre...

Certains se diront peut-être aujourd'hui : « *Chose absolument inconcevable de nos jours !* » Pour nous, les jeunes, nous trouvions ce type d'expérience vraiment intéressant... C'était ainsi ; nous apprenions aussi l'école de la vie... Le fait de participer tous ensemble à ces activités physique créa au sein du groupe un esprit de camaraderie et de cohésion qui ne désarma pas durant ces quatre années... « *unis comme à bord* », disent les marins.

Comme déjà remarqué en préambule, l'oubli s'installe ! Phénomène de société ? Oui, je le pense...

Les transmetteurs de la mémoire, grands-parents, arrières grands-parents ne sont plus là pour éclairer leurs petits enfants sur la situation d'une époque telle qu'ils la vivaient ! Et c'est grand dommage !

Tourné résolument vers un avenir incertain, on en vient à se désintéresser de son passé. Pourquoi ne trouve-t-on rien, publication, documentation, photos, etc., sur la cartoucherie d' HAYANGE ?

Pourtant, lorsque les mines battaient pleine activité, cette entreprise jouait un important rôle dans le bassin en qualité d'employeur fournisseur d'emplois pour les locaux... Essentiellement du personnel féminin, vu que la grande majorité masculine était employée aux mines ! J'ai pu visiter cette cartoucherie deux ou trois fois, je me souviens du travail que faisaient en grande partie des jeunes femmes, dans une atmosphère vraiment poussiéreuse vu la composition des éléments pour la fabrication des cartouches ; oui, on pourrait dire un travail sale, fastidieux, et je pense, mal rémunéré.

De longues recherches sur Internet ne m'ont rien apporté de tangible, ni aucune information susceptible de me fournir des renseignements sur la Cartoucherie d'Hayange. Par contre des informations presque innombrables sur « Hayange lotissement cartoucherie », « Fensch TP Constructions » et bien d'autres. Étonnant, non ?

Durant les 2^{ème}, 3^{ème} et 4^{ème} année, l'alternance des programmes est restée identique : une semaine d'enseignement scolaire suivi d'une semaine d'apprentissage au fond, et ainsi de suite. Pour l'enseignement de jour, M. **Bertrand**, de THIONVILLE, moniteur depuis 1945, assurait les cours de français, mathématiques, technologie professionnelle, etc..., M. **Zcond** (*orthographe à vérifier*), d'ALGRANGE, lui aussi moniteur depuis 1945, était responsable pour l'atelier, du dessin industriel, des cours d'électricité...

Je me souviens parfaitement de ces deux formateurs, présents dès le début du Centre que je considère aujourd'hui comme exceptionnels et maîtres de qualité, conscients du rôle qu'ils avaient à jouer dans notre

éducation. M. Bertrand me laisse le souvenir d'un instituteur sympathique, M. Zcond (?) celui d'un homme jovial, malgré la difficulté d'enseigner et de faire entrer dans les têtes de ces jeunes, toutes ces nouvelles matières dont ils devraient professionnellement utiliser.

Le premier directeur du Centre fut un certain M. **Garnier**, ancien chef porion de Meurthe et Moselle, qui ne resta que 2 ans dans cette position, car, si je me base sur un ancien du Centre de cette époque, Garnier aurait eu des « difficultés » sur la place qu'il occupait. Il reprit par la suite un poste de porion à la mine d'ANGEVILLERS. Le 2^{ème} directeur du Centre fut M. **Foissey**, ancien professeur de français, qui habitait Angevillers, que l'on aimait bien. Le sport, l'éducation physique jouait un rôle très important au Centre... Il fallait modeler et préparer les futurs mineurs aux conditions extrêmes dans lesquelles ils évolueraient, plus tard, au fond. Je reviens sur un ancien de 1946, qui me cita deux noms de moniteurs sportifs : M. **Luckos** et **Morandini**... Pour ma part, le dernier dont j'ai souvenir est M. **Hoffmann**, de NILVANGE.

L'athlétisme, le handball et le basket donnaient lieu à des compétitions inter-centres des mines de fer.

Notre Centre possédait un terrain de sports, mis à la disposition par la mine d'ANGEVILLERS. Il était situé à droite du carreau de la mine, en passant le pont qui conduisait vers les bureaux de l'entreprise.



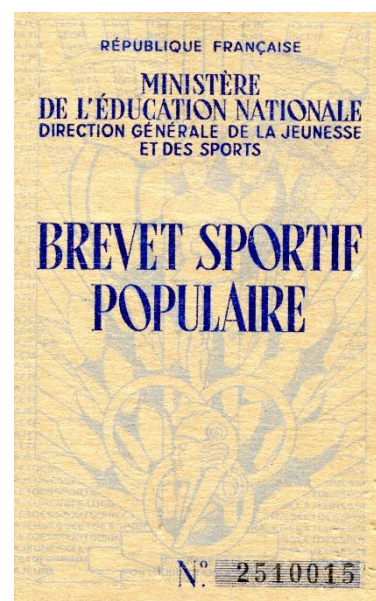
Vers 1946- 1947 : une des premières équipes du Centre aménageant le terrain des sports.



Photographies Roland Sebben

Un grand vestiaire et une salle de sports avaient également été aménagés en dessous de ce pont. Nous pouvions pratiquer l'athlétisme, base de notre éducation sportive, mais également des sports collectifs comme le basket ou le hand-ball, moins prisé. Possibilité pour nous d'obtenir le Brevet Sportif Populaire (B.S.P.) et autres Diplômes Scolaires sportifs.

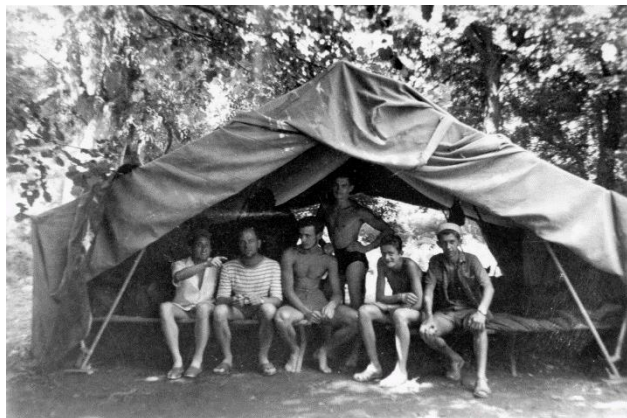
Le Centre eut ses « Champions de Moselle ».



Le terrain des sports : élèves de 1ère année 1955/1956

Qui du Centre se souvient encore de la grande rencontre inter-centres de toute la Moselle avec démonstrations de gymnastique au stade Saint-Symphorien à Metz en 1956 ? Pour cette rencontre on avait étudié les mouvements à faire pendant des semaines.

La fin d'année d'apprentissage était marquée par une colonie de vacances de trois semaines, moniteur responsable M. **Bertrand**. En 1958, ce fut l'Ile de beauté ! Souvenirs inoubliables pour des jeunes de cette époque en colo en Corse ; Ajaccio, Calvi, Piana, les Calanches, Porto, Corte, le Monte d'Oro ; oui, vraiment inoubliable !



M. Paillard et M. Bertrand – Sur le sommet du mont d'Oro

Le Centre organisait également des excursions comme par exemple Verdun, très intéressant pour nous les jeunes qui, nés bien sûr après 1914 mais au début de la seconde guerre mondiale, avions été vaccinés par cette époque...

J'en arrive à raconter du « fond », une petite anecdote : cela devait être 1956 ou 1957 : *Les apprentis de mon année avaient été mis à la disposition du « Chantier Grotte de la Sainte Vierge Marie » pour creuser une tranchée pour la pose d'une conduite d'eau qui devait alimenter un petit bassin figurant la source miraculeuse de Lourdes. La tranchée débutait sur le côté droit de la vallée de la Burbach, dans le même coin que le dépôt de la mine pour capter une source à environ 400 ou 500 mètres de la Grotte. Cette tranchée nous l'avons creusée en une semaine. Ce fut pour nous une belle semaine de vie collective passée en pleine nature.*

Et encore une petite histoire, les anciens s'en souviendront : *Les jeunes du Centre avaient organisé sur le plateau d'Algrange entre 1947-1948 un petit camp « indien ». Avec wigwams et un grand feu de camp. Le tout en montant par la rue du chemin des Dames jusqu'au plateau, où le terrain était prédestiné pour jouer au foot. Les anciens Cœurs-Vaillants de la chapelle Saint Antoine s'en rappelleront. Pourquoi ce camp en 1947 ou 48 ? Qui du Centre avait eu cette idée ? Cela m'échappe ! Je me souviens de ces « indiens » ; j'avais 7 ou 8 ans. Une femme, parmi beaucoup de spectateurs, avait même été légèrement blessée par une flèche qui était retombée « du ciel ».*

L'apprentissage au fond :

Dans la mine d'ANGEVILLERS, en couche moyenne, couche grise, il y avait un quartier réservé pour les apprentis-mineurs du Centre. Ce quartier se trouvait dans (ou près de ?) la concession de TRESSANGE. Quarante-cinq minutes de trajet à bord du train du personnel étaient nécessaires pour rejoindre le site ; le conducteur du train, n'osant pas rouler plus vite, pour cause de sécurité. Alors nous les jeunes, ou bien on jouait aux cartes, ou alors on jouait à ce que nos camarades italiens nous avaient appris, ce jeu des doigts (Morra, ???; orthographe vérifier ?). Jeu à deux joueurs et où l'on devait deviner un nombre de zéro à dix. J'ai encore aujourd'hui le son de ces chiffres dans mes oreilles que l'on prononçait quelquefois en longueur : uno, due (dueeee), tre, quattro (quattrr) ; il fallait bien se distraire jusqu'au quartier-école !

Parfois aussi on somnolait en entrant ou en sortant du fond.

Nous avons bien sûr nos moniteurs du fond dont j'essaie vainement de me souvenir : Bach qui habitait ANGEVILLERS, **Schiebel, Sbuck, Collin**, ...Hélas ma mémoire est un peu défaillante à ce sujet



Jeunes apprentis au fond en 1956

Le travail au fond à partir de la 2^{ème} année concernait toutes les opérations successives permettant l'avancement (le creusement) des galeries creusées dans la couche de minerai :

Premières opérations, l'abattage du minerai :

Le **forage** des trous de mine au front (au bloc) se faisait avec une perceuse (marteau) pneumatique, d'après un schéma précis de placement des perforations symétriquement sur les 2 côtés du front pour obtenir un avancement de 2,20 à 2,30 mètres par volée (tir).



Forage des trous de mine avec un marteau pneumatique – Sondage de contrôle du toit

Pour le **tir**, on utilisait de l'oxygène liquide comme explosif. Les cartouches inertes, mélange de sciure et de farine de bois, avec un peu de poudre de liège, roulées dans du papier épais, comme de longs cigares, mesuraient 800 x 34 mm et pesaient 225 gr (je possède encore toujours ces informations dans mes cahiers du Centre). Elles étaient trempées dans de l'oxygène liquide dont la température est de moins 183°C. Il fallait se dépêcher, car on ne disposait que de très peu de temps, environ 10 à 15 minutes pour sortir les cartouches des grands bidons « treppeuses », les introduire avec un détonateur et une mèche lente à poudre noire, enrobée d'un tissu imprégné, d'une longueur calculée dans les trous de tir et boucher ces trous avec des bourres formées avec de la poussière ou grains de minerai que l'on roulait dans des feuilles de papier que l'on appelait papier de mine et qui étaient d'une certaine résistance.

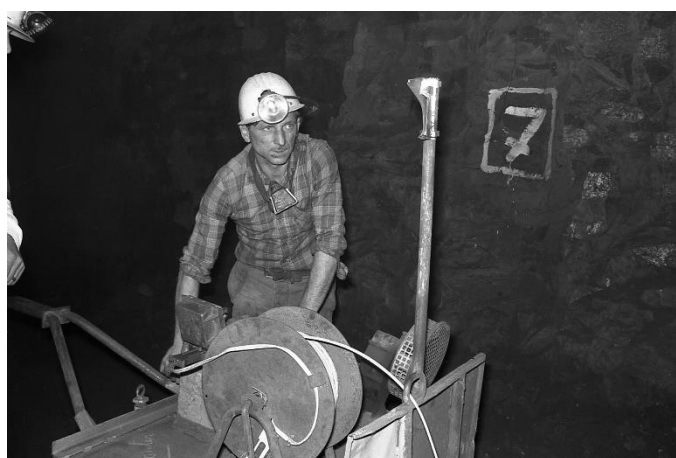
Ces bourres avaient alors une longueur d'environ 30 centimètres. On les introduisait derrière les cartouches remplies d'oxygène liquide pour éviter un recul de celles-ci vers la sortie des trous de tir et pour augmenter la puissance de l'explosif dans les trous forés. Le tout était dangereux, on tapait ces bourrages derrière les cartouches avec un bâtonnet (un bourroir en bois en forme de tige) de façon à bloquer les cartouches dans l'intérieur des trous de mine. Si ce blocage était mal fait, la pression produite évacuait et éjectait avec force cartouches et bourrages en dehors des trous. Il ne fallait pas être derrière, recevoir le tout dans son visage pouvait être très dangereux. Pour allumer les mèches de tir on utilisait une lampe à carbure. Voir ce front de taille mal éclairé avec toutes ces mèches qui brûlaient et toute cette vapeur produit par l'oxygène pouvaient donner des frissons comme dans un vieux film de Frankenstein.

Maintenant il fallait se dépêcher, faire vite et évacuer le chantier pour laisser place à la procédure irréversible du tir. A l'entrée de chaque chantier où l'on tirait était suspendu un morceau de rail contre lequel il fallait taper avec un autre morceau de fer (une éclisse de rail) lorsqu'on en sortait pour avertir de l'imminence de l'explosion à venir. On criait alors « *ça brûle !* » ou comme les vieux dans leur patois allemand « *s´brennt* ». Cela nous amusait un peu !



Sortir les cartouches des treppeuses et bourrer les trous de mine...

Mais attention : photographies faites dans les années 1980 à la Mine de Mairy (F-X. Bibert)



Toujours dans les années 1980, exécution d'un tir

Les mèches de tir ont disparu et le tir se fait électriquement à l'aide d'un « exploseur »

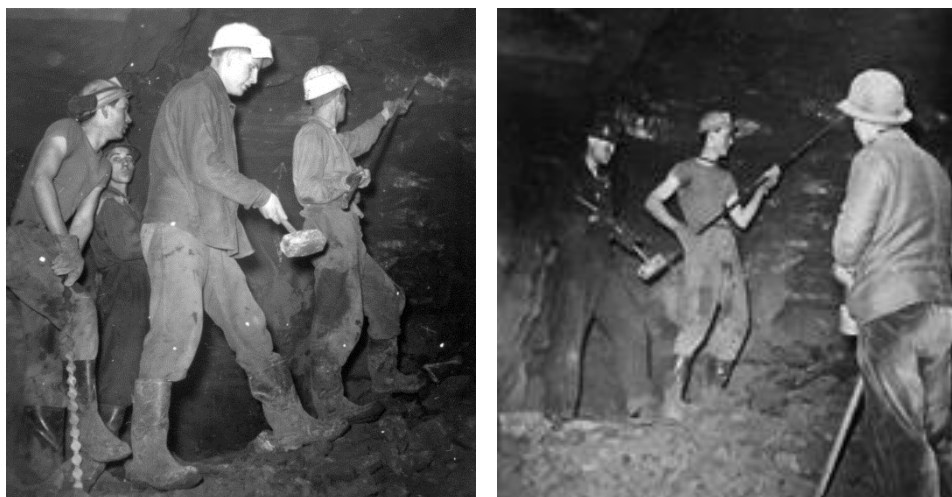
À cette époque, au Centre, on ne pratiquait donc pas encore le tir électrique comme on le verra page 17.

Seconde opération, le *purgeage* et le *sondage* de contrôle du « toit » :

Après le tir, quand les poussières étaient retombées, il fallait entrer dans le chantier pour nettoyer (faire tomber les blocs instables) et contrôler son plafond (toit) et ses parements. C'est ce qu'on appelait le *purgeage* et le *ou sondage*, l'opération la plus dangereuse.

C'était une dure épreuve pour ceux qui ne pouvaient pas faire face physiquement cette étape ; ils étaient alors contraints d'abandonner le Centre et leur formation.

On employait pour cela des barres de fer de 3,50 mètres de long, dont une des extrémités se terminait en bec aplati faisant levier, et dont l'autre était formée en demi-sphère pour taper sur le toit et entendre s'il « sonnait » bon ! Il fallait peu à peu monter jusqu'en haut de la « taille » (le tas de de minerai obtenu par la volée de tir). Taper une telle barre contre le plafond à une hauteur de souvent 4 mètres afin de contrôler par résonance la solidité de ce que l'on avait au-dessus de sa tête, demandait une bonne constitution physique et une musculature entraînée à l'effort. Le bec servait à créer une amorce (petite fente) dans le bloc instable de façon à pouvoir faire levier et l'abattre peu à peu. Pour ces opérations il fallait deux ouvriers ; l'un tenant cette barre appuyée contre le toit et le second tapant de bas en haut avec une masse contre l'autre extrémité de cette barre.



La barre de purgeage -sondage et la masse

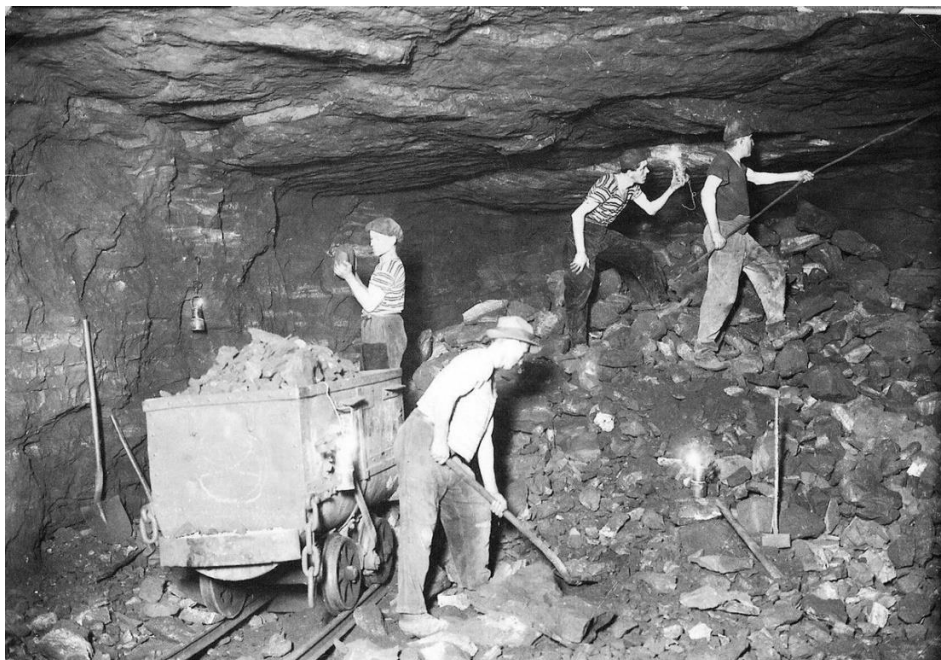
Plus tard, ces lourdes barres en fer furent remplacées par des barres en aluminium, bien plus légères, pour notre grand bonheur. Malheureusement ce remplacement intervint tardivement, nous laissant ainsi faire connaissance et apprécier le travail réalisé avec celles en fer...

Ce travail lourd et rudimentaire nous nous a forgé physiquement et nous a permis d'acquérir une expérience dans le travail de la mine que plus tard, avec des techniques plus modernes, l'apprentissage n'a plus permis d'appréhender de la même manière.

Troisième opération, le **chargement** du minerai :

Le chargement du minerai se faisait à la pelle et au pic dans des petits wagonnets (berlines d'une contenance d'environ 2 tonnes) que l'on poussait jusque devant le tas abattu par le tir. Après dégagement des premiers mètres, il fallait continuer à poser la voie (des rails) pour être dans le voisinage direct du chargement.

Une berline étant remplie, on la roulait en la poussant jusque dans la gare du chantier où réunies en convois, elles étaient tirées vers le jour par une locomotive électrique. Quand la pente descendait un peu trop, pour freiner, on disposait d'une longue barre de bois que l'on plaçait entre les 2 roues d'un même côté de la berline, sans aucune précaution, naturellement, en parfaite insécurité...les jeunes sont ainsi !



Dans une galerie d'exploitation – Chargement des wagonnets
Sur le tas de minerai deux mineurs procèdent au purgeage du toit

Le minerai de toute la mine d'ANGEVILLERS partait à cette époque en direction de METZANGE, où avait été construit un concasseur pour ensuite terminer le chemin dans les hauts fourneaux de THIONVILLE.

Quatrième opération, le **soutènement** :

Le chantier étant vide et avant le prochain forage du front on raccordait, si nécessaire, une longueur de tuyaux pour l'air comprimé qui alimentait les marteaux pneumatiques. À certains passages dangereux, on posait des chandelles avec chapeau de bois. Ce travail que l'on appelle le **boisage** ou soutènement demandait également une condition physique à toute épreuve; en effet, nous devions scier ces troncs de bois de sapin et finir à la hache pour former les chapeaux placés sur la tête des chandelles, coincés à la masse contre le toit

Pour la petite histoire, beaucoup de ces chandelles, peut-être même toutes, venaient des forêts de sapins des Vosges. Certains de ces arbres portaient encore, à l'intérieur du tronc, des blessures de la guerre, et oui, en les sciant on pouvait rencontrer des éclats, des petits fragments d'obus.



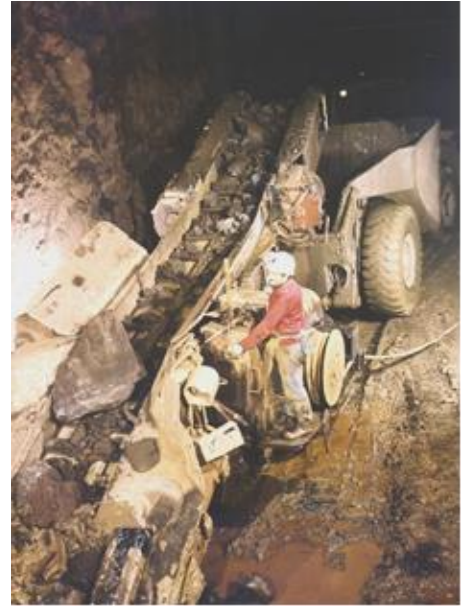
Chandelles de soutènement avec leur chapeau

La plus grande importance du boisage restait toujours le soutènement dans les parages dangereux des « dépilages ». C'étaient des chantiers que, nous les jeunes, on ne visitait seulement que pour l'enseignement, car seuls les mineurs expérimentés y travaillaient

Puis arriva la période 1957-1958 et un tout autre enseignement, celui du modernisme dans l'extraction du fond, donc quota de rendement.

Ce qui restait de l'enseignement initial du fond et devenu obsolète un peu plus tard, c'était le sondage, le travail de sécurité à appliquer après les tirs qui consistait à contrôler le plafond et les parois du chantier.

Le chargement à main du minerai disparut au profit des estacades de raclage du nom allemand « Schrapper » se prononçant « schrappa » (grattoir), devenus « scraper », des petites chargeuses EIMCO (chargeur catapulte avec godet), ou des chargeuses électriques JOY, qui possédaient devant 2 pinces pour rassembler le minerai sur un tablier relié à une bande métallique à raclette qui déversait alors le minerai dans un camion qui se trouvaient en arrière de la Joy, sous la « queue de celle-ci. Le minerai était ainsi chargé dans ces camions-bennes électriques (alimentés par un câble de 250 m enroulé sur un tambour tournant, placé sur le côté de l'engin) ou diesel (dont le moteur produisait le courant pour alimenter les 2 moteurs électriques de l'engin. Plus tard arrivèrent des camions miniers entièrement diesel puis les chargeuses à godet diesel spécialement conçues pour la mine (ÉQUIPEMENT MINIER par exemple), puis enfin de simples chargeuses de travaux-publics (chargeurs...), parfois surbaissées, généralement de marque CATERPILLAR. Ce fut l'apogée de la mécanisation des Mines de Fer de Lorraine !



Chargeuse JOY et camion navette - Pendant le chargement du premier camion, le deuxième transporte son chargement vers le quai (rampe) pour le déverser dans des wagons qui vont ensuite être tractés en convoi vers le jour par une locomotive électrique.

Le scraper resta encore en service dans certaines mines, essentiellement dans les chambres de défilage.

Le forage des trous de mine avec marteaux pneumatiques fut remplacé pour sa part par des « Jumbos » avec deux grands bras glissières supportant les perceuses électriques munis d'un long fleuret (foret) de 2 à 3m.



Les premiers Jumbos (fin des années 1950) étaient des engins sur chenilles de la marque SECOMA, entièrement conçus en France par M. Georges CAGNIONCLE, ingénieur des Arts et Métiers, Directeur de la mine de Moineville. C'est encore lui qui 20 ans plus tard fonda la marque C.M.M. et conçut ce Jumbo sur pneumatiques pour la mine de Mairy (photographie F-X. Bibert : 1980).

L'oxygène liquide perdit sa place comme explosif principal pour les volées de tir. On a utilisé ensuite des bâtons de dynamite, avec détonateurs. Ces cartouches étaient mis en dépôt au fond d'une galerie parallèle à la galerie d'entrée de notre mine d'apprentissage, pour bien être en sécurité afin d'éviter tout danger d'explosion par manipulations maladroites ou même contre les vols. Des rails conduisaient jusqu'à la poudrière où se trouvait le dépôt des explosifs, celui-ci sécurisé par une grille cadenassée. Le « nitrate-fuel » arriva ensuite.



L'ancienne entrée de la mine d'Angevillers et la galerie de la poudrière

C'était alors à nous, ceux de la première année, d'exécuter cette « corvée » de manipulation du matériel de tir (cartouches et détonateurs) dès son arrivée sur le carreau, avec des petits wagonnets, vers la poudrière.

Dès 1957, l'enseignement moderne au fond entra en vigueur, nous préparant ainsi aux diverses épreuves du C.A.P. du fond. On apprenait à conduire ces gros engins de transport de minerai, camions-bennes, à cette époque électrique avec câble sur rouleau-tambour comme dit plus haut, à manœuvrer la chargeuse Joy qui demandait une certaine aptitude et compétence. Quelle destination donnait-on au minerai chargé dans ces camions ?

Là, pour nous les jeunes, cela devenait également un peu l'aventure, un mélange de suspense et de crainte pour l'opération. Je m'explique : transporter le minerai étant en étant « accroché » à ce câble électrique dont le rouleau pouvait se bloquer à tout instant nous mettait dans une situation stressante, frissons garantis !

L'étape suivante était la montée sur une rampe où nous attendaient (au pied de celle-ci) les wagons de remplissage pour le transport hors de la mine. Délicate opération avec risques assurés puisqu'il fallait monter jusqu'au bord de cette rampe, mais pas plus loin, pour décharger le minerai dans un des wagons.

Si (j'écris bien si) on n'était pas suffisamment vigilant, il pouvait arriver que le camion dépasse la chandelle posée en guise de butoir qui évitait aux deux roues avant de l'engin de dépasser la rampe.

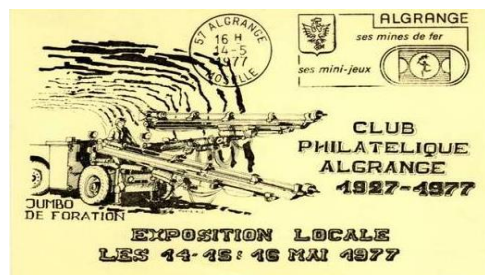
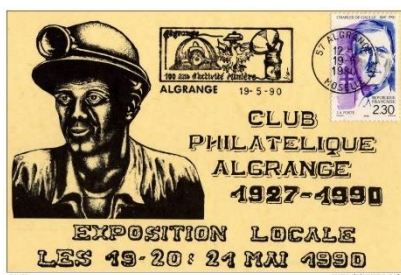
J'ai bien eu de la chance de ne pas arriver dans une telle situation, vécue par contre par certains de mes camarades !

Bon, par bonheur il n'y avait pas eu de blessés, mais c'est très impressionnant de voir un engin pareil surplomber la rampe de déchargement !

Le travail au jumbo nous obligeait à être très adroit dans sa manipulation et de même dans la préparation d'une volée de tir. Les trous de tir étaient forés en principe suivant un schéma qui comportait 28 trous pour une section de 4m sur 3 et de 2m de profondeur. On chargeait les trous de tir avec des explosifs nitratés comme la « Titanite » avec des détonateurs retard d'une différence de quelques millisecondes entre la première rangée et les suivantes et d'un fil électrique pour chaque bourrage, le tout relié à un fil de tir principal que l'on déroulait jusqu'au dehors du chantier de tir. C'est avec un ohmmètre que l'on vérifiait le passage du courant dans tout le réseau ainsi préparé avant d'appuyer sur le bouton de « l'exploseur » pour déclencher le tir. Après celui-ci et un délai de sécurité et l'évacuation complète des fumées et des poussières, c'était le délicat travail de purgeage du plafond et des parois.

Dans l'enseignement au fond on apprenait aussi la nouvelle technique du **boulonnage** du plafond que l'on consolidait par de longs « boulons », simples tiges de fer de 2 m à 2,5 m, ancrant le toit aux terrains supérieurs. À notre époque ces boulons se terminaient par une fente d'environ 10 cm dans laquelle on plaçait un coin en fer. En tapant le boulon arrivé au fond du trou foré avec une foreuse conçue pour ce genre de travail, un coin métallique placé dans cette fente du boulon élargissait celle-ci et ancrant la tige en fer dans la partie supérieur du gisement. Le principe de la cheville.

Ensuite au bout du boulon sortant du trou et qui était pourvu d'un pas de vis, on plaçait une plaquette en fer (plus parfois un chapeau en bois) serrée avec un gros écrou que l'on serrait avec une machine pneumatique tapante (clé à chocs). L'ancrage pouvait ainsi supporter une pression variant de 11 à 16 tonnes, et le chapeau en bois permettre une certaine déformation des terrains quand c'était nécessaire.



Avant de terminer mon récit sur les années passées au Centre d'apprentissage, je ne peux m'empêcher d'évoquer de tristes souvenirs : celui de l'accident mortel du jeune **Picard** d'ANGEVILLERS, apprenti de 3^{ème} ou 4^{ème} année, survenu en 1956/1957 dans la côte de BEUVANGE alors qu'il circulait à moto, transportant sur sa superbe machine rouge dont il était très fier, son copain **Bach**, lui aussi d'ANGEVILLERS, lequel fut grièvement blessé, restant de longues semaines dans le coma.

Tout le personnel du Centre assista aux obsèques de notre camarade.



Le second, est celui d'un accident mortel survenu à un ancien de notre Centre qui avait réussi à devenir « porion » (agent de maîtrise) et qui avait travaillé comme stagiaire à mes côtés, à la mine de BURBACH, victime d'un fatal accident au fond de la mine SAINTE-BARBE. Homme intelligent et sympathique, il était très estimé de ses pairs et de ses collègues de travail. N'ayant aucun contact avec la famille, et afin d'éviter toute susceptibilité, je m'oblige à ne pas citer nommément ce camarade que sa mort m'a beaucoup touché.

J'ajouterai une dernière anecdote à mon récit sur la mine d'ANGERVILLERS. Celle d'une aventure peu banale qu'ont vécu deux membres de ma famille :

1944, débâcle allemande, les américains avancent et occupent ALGRANGE; les troupes allemandes se replient sur le plateau d'Algrange pour traverser le bois en direction de BEUVANGE – THIONVILLE.

Ma tante Arl Marguerite et ma sœur ainée Huguette, parties visiter une autre tante (Anna) qui habitait alors à ILLANGE décident pour le retour de passer par la forêt et le plateau, toujours occupé par les troupes allemandes qui battent en retraite. Compte tenu de la dangerosité de la situation et des risques encourus, les deux femmes se font refouler et interdire d'aller plus loin. « Sonst werden Sie erschossen » leurs a-t-on dit (Sinon vous serez abattues). Alors là il n'y avait pas de passage !

N'étant pas les seules personnes à vouloir rejoindre ALGRANGE, ma tante et ma sœur font la rencontre de M. WEISS, de la mine d'ANGEVILLERS. Celui-ci, comprenant alors leur désarroi leur fit accomplir un acte insolite. Leur montrant la galerie principale de METZANGE (BEUVANGE) il guida ces dames et le reste du groupe ainsi formé à travers la galerie, muni d'une lampe (à carbure ?) et les mena sous le plateau, à l'abri de tout danger de guerre, pour ressortir à l'entrée principale de la mine d'Angevillers à

ALGRANGE, sous l'œil quelque peu étonné des américains stupéfiés qui occupaient maintenant la vallée...

Tous les faits rapportés sont réels et ne sont pas le fruit de mon imagination.

Ils relatent tout simplement une époque de ma vie d'adolescent, des moments inoubliables vécus dans une France qui se redressait industriellement et surtout cette découverte du monde du travail minier.

Je dédie cette histoire à tous les anciens qui sont passés par le Centre d'Apprentissage d'ALGRANGE et qui comme moi, n'en conserveront que les meilleurs moments. Aux Anciens qui n'ont pas eu la chance d'atteindre une retraite bien méritée et qui nous ont quittés bien trop tôt et à nos enseignants et moniteurs, à ces cadres qui ont su nous inculquer leur goût de l'obéissance, l'amour du travail, de la discipline, de la camaraderie et du respect d'autrui.



Sainte Barbe 1957 ou 1958

Rheinhold Bieger

Cette histoire c'est aussi le temps de notre jeunesse !!! Et elle passe vite.

Pour conclure la fin de cette apogée des mines de fer de Lorraine, j'ai trouvé dans un petit livre « Il était une fois des familles de Mineurs » cette réflexion qui reflète parfaitement ce passé exclu d'un futur que l'on espérait.

« Ironie de l'histoire, la fermeture de ces entreprises intervient alors qu'une mécanisation très poussée est mise en place dans les mines de fer pour une exploitation de haute performance et leur permettre d'atteindre des seuils de production maximum.

Au grand dam des mineurs, sacrifiés à la politique du rendement et de la concurrence, ne pouvant exprimer qu'incompréhension, rancœur et amertume envers les dirigeants de l'époque. »

Note de François-Xavier BIBERT

Von : [Reinhold René BIEGER](#)

Datum: 21.07.2011 09:05:39

An: [Bibert](#)

Betreff: Ancien Mineur

Bonjour Monsieur . Bibert,

Je suis un ancien mineur de la ville d'Algrange (Moselle) et j'étais apprenti-mineur dans les années 50. Etant donné que personne jusqu'à ce jour n'a eu le temps ou l'envie d'écrire quelque chose au sujet du **Centre d'Apprentissage des Mines de Fer d'Algrange**, j'ai pris mon clavier et voilà que je termine quelques pages d'histoire sur le passé minier du Centre de notre belle vallée de la Fensh (Algrange, Knutange, Hayange, Fontoy).

J'ai bien sûr quelques photos pour documenter le tout. Ce qui me manque ce sont des photos de la Joy, d'un camion-navette et d'un jumbo ; j'en ai trouvé sur votre site, dans les pages consacrées à la mine de Mairy Mainville. Alors je serais très heureux si vous me permettiez d'en utiliser trois dans mon texte qui sera mis en ligne dans le blog « Algrange - Son passé » de Roland Sebben.

J'habite maintenant en Allemagne au bord du lac de Constance ou j'avais également fait mon service militaire ; je suis un ancien des FFA.

Bien amicalement de Constance.

Et suite à ma réponse évidemment favorable :

Datum: 27.07.2011 11:41:33

J'ai été mineur de fer de 1955 à 1965 en ayant fait mon apprentissage de 1955 à 1959 à la mine d'Angevillers à Algrange. Par la suite, foreur sur jumbo, conducteur de camion-navette et de Caterpillar à la mine de Burbach. J'ai pris ma retraite après 38 ans dans l'informatique ! Cette nouvelle profession me donna la possibilité de quitter le bassin minier lorrain qui lentement mais indubitablement devait fermer ses portes. C'est à Constance en Allemagne que j'ai débuté comme employé dans cette nouvelle profession.

Comme programmeur de ces « grands ordinateurs » comme IBM ou Honeywell-Bull, j'ai eu du mal à accepter l'évolution de ces « petits machins d'appareils » qui soi-disant était plus puissants que ces grandes armoires ! Et oui, j'ai bien dû reconnaître que ces petits « trucs » là se mettaient à remplacer les vieux ordinateurs et se nommaient alors « computer ».

Alors, l'évolution dans ma profession, fut de programmer ces computers. L'internet entrant en fonction ; incroyable toutes ces possibilités ! Et maintenant, comme retraité, je recherche des informations sur le sujet des « Mines de fer de Lorraine » sur ce qu'on appelle « La toile » !

Tout cela, tout simplement vous dire que je trouve votre site plus que formidable. Quel travail immense, quel réservoir d'informations sans fin !

Je tiens à vous féliciter pour cet engagement et à vous remercier.

Puis, après avoir terminé d'écrire son texte, et faute d'avoir réussi à transmettre son fichier un peu trop volumineux (avec les photos) pour la capacité des envois de pièces jointes par courriel de l'époque !!!, M. Reinhold BIEGER a gravé un CD pour me l'envoyer ! C'était aussi cela les petits computers de cette époque !!!

C'est seulement un peu plus de 10 ans plus tard que j'ai remis en forme ce document un temps oublié, pour en faire un fichier PDF et le mettre en ligne, comme nous l'avions convenu, en annexe à mes pages sur les Mines de Fer! Tout arrive !

Ainsi l'émouvant témoignage de Monsieur BIEGER aura une chance supplémentaire d'avoir un avenir et d'être découvert par les internautes qui pourraient être intéressé par ce sujet !



Reinhold Bieger

Liens vers toutes les toutes les autres pages de ce site consacrées aux Mines de fer de Lorraine et à celle de Mairy-Mainville en particulier

[Album photographiques « MINES DE FER DE LORRAINE - MAIRY MAINVILLE 1970/1981 » - 14 pages](#)

[Légendes des photos de l'album de la Mine de MAIRY MAINVILLE - 1970/1981](#)

[Trombinoscope de la Mine de MAIRY MAINVILLE - 11 pages](#)

[Effets de lumière au fond de la mine de MAIRY - Photos de Claude VOYAT](#)

[Départ en retraite de Monsieur Maurice MERLIN](#)

[Légendes des photos du départ en retraite de Monsieur Maurice MERLIN](#)

[Lettre de Jean BREVI à François Xavier BIBERT](#)

[Campagne de sécurité à la Mine de MAIRY - Le village de MAINVILLE](#)

[Emploi de l'oxygène liquide comme Explosif dans les Mines de Fer de Lorraine](#)

[« 4 HOMMES - 4 MACHINES - 4 TIRS - 40 WAGONS » - Etude du CATERPILLAR 980](#)

[Mines de Fer de LORRAINE - Monographie de la Mine de MAIRY - 1980](#)

[Géologie du bassin ferrifère lorrain à Hayange](#)

[Bibliothèque « MINES ET CARRIERES » de FXB](#)

[12 Lampes de Mine](#)

[Gérard DALSTEIN - « Les Chantiers du Fer »](#)

[Collection de pin's de Guy PODLESNIK](#)

[MAINVILLE - 2008 - Friche industrielle](#)

[Mine de MAIRY - Articles du « Républicain Lorrain »](#)

[François-Xavier BIBERT - Le « Républicain Lorrain »](#)

[Page d'accueil du site de François-Xavier Bibert](#)

Compléments

Page 6, M. Reinhold Bieger regrette (en 2011) de n'avoir pas trouvé d'informations sur la « **Cartoucherie d'Hayange** ». Des recherches sur internet en 2024 ont permis de découvrir ces deux photographies de la fabrication des cartouches pour le « tir à l'oxygène liquide » (années 20 et 70). Le petit atelier de Wendel-Sidélor a été fermé au début des années 80 quand le nitrate-fuel a été généralisé comme explosif dans les mines encore en exploitation.

